

Statactivisme : Comment lutter avec des nombres

Isabelle Bruno, Emmanuel Didier et Julien Prévieux - 2014

Occurrence a lu pour vous...

Note de synthèse rédigée par des étudiants de l'UCL et relue par Occurrence

Dans *Statactivisme : Comment lutter avec des nombres*, les auteurs soutiennent la thèse selon laquelle **les statistiques ne sont pas uniquement du ressort de l'État, comme le suggère déjà l'étymologie du mot (une science de l'État), mais peuvent être utilisées pour critiquer le pouvoir et s'en affranchir.**

« *Le statactivisme, qui est un néologisme de notre invention, doit être compris à la fois comme un slogan à brandir dans des luttes et comme un concept descriptif, utilisé pour qualifier les expériences visant à se réapproprier le pouvoir émancipateur des statistiques* »¹, écrivent Isabelle Bruno, Emmanuel Didier, Julien Prévieux et Cyprien Tasset dans l'introduction.

Les quatre parties de l'ouvrage correspondent à quatre types de statactivisme. Dans chaque partie, différents auteurs apportent leur contribution sur base de multiples exemples.

La première partie, intitulée « *Critique radicale ou réformiste, exemples pris au passé* », est un **retour historique sur les statistiques** et propose des pistes pour étudier le statactivisme. Dans un chapitre, Alain Desrosières pose la question de savoir si **la statistique est un outil de libération ou un outil de pouvoir ?** La statistique peut être perçue comme un outil de pouvoir parce qu'elle est très souvent **utilisée par les classes dominantes pour défendre leurs intérêts**. Cependant, Ted Porter pense que la statistique est un « outil de faiblesse » parce qu'**elle sert aux classes dominées pour dénoncer l'injustice**. Voici donc déjà deux façons différentes de percevoir les statistiques. Desrosières reprend aussi une thèse avancée par Luc Boltanski dans le chapitre précédent : « *la critique peut être « réformiste », en prenant appui sur les « chiffres indiscutables » ; ou en revanche, plus ou moins « radicale », en récusant les modes de calcul de l'outil, ou, a fortiori, en refusant même le recours à cette façon d'exprimer les rapports de classes.* »² Il nous propose ici deux façons différentes d'avoir recours au statactivisme.

La deuxième partie « *Opérations. Ruser avec la règle* » explique un statactivisme des individus. **Les personnes truquent les statistiques pour obtenir les résultats souhaités**. Un exemple intéressant de cette partie est celui expliqué par Eli B. Silverman. Le département de la police de New York avait mis en place en 1994, le système « *Compstat* », qui avait pour but de baisser la criminalité. À voir les statistiques, ce dispositif était très efficace. Cependant, Silverman met le doigt sur une pratique répandue au sein des officiers de cette période : ils trouvaient des ruses pour obtenir les résultats souhaités. Julien Prévieux, toujours par rapport à ce système de Compstat écrit : « *[L]es transformations récentes de la police et l'implantation des nouvelles méthodes de management qui comprennent, pêle-mêle, ces outils cartographiques, les indicateurs, tableaux de bord, évaluations en tout-genre, et la prime au résultat. C'est bien l'implacable mot d'ordre « faire toujours plus avec toujours moins » qui constitue le cœur du programme. Ces outils sont de véritables chevaux de Troie*

¹ Isabelle Bruno, Emmanuel Didier, Julien Prévieux, Cyprien Tasset, « Introduction : pour un statactivisme », *Statactivisme, comment lutter avec des nombres*, pp. 7-8

² Alain Desrosières, « La statistique, outil de libération ou outil de pouvoir ? », *Op. cit.*, p. 56

dont les policiers pâtissent plus qu'ils ne bénéficient. La visualisation des délits camoufle une politique publique délétère, imposant des accessoires à l'efficacité limitée sur le terrain, cache-misère pernicieux incapables de combler le manque de moyens humains. »³.

La troisième partie s'intitule : « *Sujets. Défendre de nouvelles catégories* ». **Il s'agit ici d'utiliser les statistiques pour mettre en lumière de nouvelles catégories sociales.** Cyprien Tasset relate deux projets statistiques pour introduire deux nouvelles catégories sociales : les **intellos précaires** et la **classe créative**. Ces catégories sont finalement assez semblables, constituées de « *jeunes générations de travailleurs de la culture et de la science* »⁴. La différence réside dans la méthodologie utilisée. En ce qui concerne les intellos précaires, Anne et Marine Rambach procèdent comme elles le disent elles-mêmes à des statistiques « à la louche » et construisent leur groupe par affinité. L'économiste français Sébastien Chantelot s'est intéressé, après Richard Florida aux États-Unis, à la classe créative. Il va au-delà de Florida, en proposant une méthodologie très rigoureuse. Il sélectionne son groupe selon des indicateurs, analyse le lien causal d'une variable à une autre et utilise des comparaisons entre des zones géographiques.

La quatrième et dernière partie, ayant pour titre « *Finalités. Opposer des indicateurs alternatifs à l'institution* » parle d'un stactivisme qui propose d'autres indicateurs par rapport à ce qui est habituellement présenté. Par exemple, Pierre Concialdi nous parle du Baromètre des inégalités et de la pauvreté (BIP 40), un pied de nez au CAC 40, pensé par le Réseau d'alerte sur les inégalités au début des années 2000. « *[S]i l'on en croit le discours dominant de l'époque, la baisse du nombre de chômeurs, du nombre de Rmistes, dans un contexte de croissance économique et de sondages faisant état d'un optimisme retrouvé dans les ménages, les problèmes de l'exclusion sociale seraient derrière nous ou, tout du moins, en voie de résorption. La statistique publique va dans le même sens : les chiffres sur la pauvreté n'augmentent pas et baissent même légèrement. Pourtant, une série d'indices pointe en sens inverse.* »⁵ Le BIP 40 souhaite vérifier si la hausse des cours boursiers du CAC 40 est liée à un accroissement des inégalités et de la pauvreté. Ce BIP 40 a pour but d'éclairer sur la persistance de la pauvreté, des exclusions et des inégalités. Bernard Sujobert apporte aussi une contribution intéressante à cette partie. « *De nombreux chapitres de ce livre pointent les carences de ces statistiques officielles et montrent comment il est possible d'en produire d'autres. Ici, notre objectif est tout autre : nous montrerons comment il est possible pour les acteurs de la société d'influer sur les statistiques publiques, de les pousser à se réformer, de façon à ce qu'elles informent des questions cruciales qui, autrement, lui auraient échappé. Le « stactivisme » n'attaque pas toujours les statistiques officielles depuis l'extérieur de la forteresse, il peut aussi agir de l'intérieur, en empruntant ses ascenseurs et ses couloirs* »⁶ écrit-il dans l'introduction de son chapitre. En effet, le Conseil national de l'information statistique a revu les rapports de l'Insee par rapport aux inégalités sociales et a permis de montrer que l'écart entre les plus riches et les autres se marque fortement.

³ Julien Prévieux, « Esthétique des statistiques. À propos de quelques ateliers artistiques stactivistes », *Op. cit.*, pp. 94-

⁴ Cyprien Tasset, « Les « intellos précaires » et la classe créative : le recours à la quantification dans deux projets concurrents de regroupement social », *Op. cit.*, p. 119

⁵ Pierre Concialdi, « Le BIP 40 : alerte sur la pauvreté ! », *Op. cit.*, p. 201

⁶ Bernard Sujobert, « Comment intervenir sur le programme de la statistique publique ? L'exemple des inégalités sociales », *Op. cit.*, p. 213